

MIECZYŚLAWA SEKRECKA

## LES CORRESPONDANTS POLONAIS DE J.C. LAVATER

Après une longue période d'affaiblissement, les relations entre la Pologne et la Suisse s'animent dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Surtout dès l'avènement au trône de Stanislas-Auguste Poniatowski, les échanges culturels entre les deux pays deviennent plus actifs et plus fréquents. En dépit des conseils de sa „maman”, Mme Geoffrin, qui lui recommanda plusieurs Français capables, à son avis, d'occuper des postes responsables dans son royaume, il préféra s'adresser à la Suisse. Bien des raisons l'y déterminèrent. La France, ayant tenu longtemps, comme l'a remarqué justement Rostworowski<sup>2</sup>, son élection au trône pour illégale, ne l'invitait pas à chercher ses proches collaborateurs parmi les Français. Par contre, la Suisse présentait aux yeux du roi et des Polonais du siècle des Lumières un attrait spécial. Avant que le citoyen de Genève, Jean-Jacques Rousseau, ne l'eût glorifiée dans ses écrits comme une région aux moeurs patriarcales, elle jouissait déjà en Pologne de la réputation d'un pays célèbre par la beauté de ses sites, la salubrité de son climat, les vertus et la sagesse de ses habitants. Le régime républicain établi dans les deux pays, reposant sur le principe de la liberté, servait aussi de point de rapprochement. C'est au roi, en premier, que revient l'honneur d'avoir exprimé cette bonne opinion au sujet de la Suisse en termes on ne peut plus favorables. En 1764, il avait écrit à ses jeunes cousins, Michel et

---

<sup>1</sup> Sur les rapports entre la Pologne et la Suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle voir surtout: W. Konopczyński, *Les rapports intellectuels polono-suisse au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Pologne-Suisse, Varsovie-Lwów 1938, pp. 23—40); S. Liberek, *Les Polonais au pays de Vaud*, Lausanne 1943; et surtout E. Rostworowski, *La Suisse et la Pologne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, [in] *Echanges entre la Pologne et la Suisse du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Droz 1964.

<sup>2</sup> Op. cit., p. 163.

Joseph Mniszech, partis en 1762 pour Berne afin d'y achever leurs études, les mots suivants:

Le pays où vous êtes fait par lui-même une école excellente pour un Républicain et, de plus, vous avez le bonheur de puiser dans les meilleures sources. L'espérance fondée de voir des Polonais perfectionnés par le séjour qu'il font en Suisse, augmenta l'inclination que j'ai toujours eu pour cette nation vertueuse et sage<sup>3</sup>.

Cette bonne opinion qu'on se faisait en Pologne de la vieille Helvétie et des vertus helvétiques poussait beaucoup de familles de l'aristocratie polonaise à engager des précepteurs suisses pour leurs enfants. C'est le cas, entre beaucoup d'autres, de Joseph Potocki qui fit venir le pasteur Constançon de Genève pour lui confier l'éducation de ses deux fils: Séverin et Jean, dont le second deviendra le célèbre auteur du *Manuscrit retrouvé à Saragosse*. Du temps de Stanislas-Auguste, la Suisse devint ce pays où le roi trouva ses proches collaborateurs. Peu s'en fallut que Tissot, le célèbre médecin de Genève, ne fût venu s'installer à Varsovie. A défaut de lui, il importe de citer bien d'autres qui sont accourus afin de chercher une carrière en Pologne: Maurice Glayre, secrétaire du cabinet du roi, Elie Bertrand, son conseiller intime, Marc Reverdil, son bibliothécaire, Herrenschwand, directeur de l'Académie Médico-Economique à Varsovie.

Les prises de contacts personnels, de nombreuses amitiés contractées au cours du séjour des Suisses en Pologne n'ont pas tardé à éveiller un vif intérêt des Polonais pour la Suisse. La vieille Helvétie, si elle n'était pas elle-même la fin de leur voyage, ne manqua pas de devenir un relai des plus intéressants pour de nombreux voyageurs polonais se rendant soit en Italie, soit en France ou en Angleterre. Le pays présentait de nombreux points d'attraction. La région de Vaud tentait par le pittoresque de ses sites et la douceur du climat. Il était de mode pour la bonne société polonaise de se rendre à Yverdon, situé sur le lac de Neuchâtel, pour y faire une cure thermale. En 1773, le prince Lubomirski, dont Mme de Charrière avait loué l'amabilité, y séjourna<sup>4</sup>. Le comte Potocki, semble-t-il, prit l'habitude d'y revenir souvent. En 1774, il y donna un bal célèbre pour lequel les autorités municipales lui prêtèrent une salle à l'Hôtel de Ville. En 1780, on y trouve les deux filles de la maréchale Lubomirska, femmes de Stanislas et d'Ignace Potocki, accompagnées de l'abbé Piramowicz.

Mais le véritable lieu de pèlerinage, pour les Polonais, dans la seconde

<sup>3</sup> Konopczyński, op. cit., p. 28.

<sup>4</sup> Cf. Liberek, op. cit., p. 63.

moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était Zurich. Tout d'abord c'est l'auteur de la *Mort d'Abel*, Salomon Gessner, qui y devint un objet de culte. Ses poésies, traduites en polonais depuis 1768, ont trouvé en Pologne de nombreux admirateurs et imitateurs<sup>5</sup>. Mais aux environs de 1780, une autre personnalité célèbre excita leur curiosité: c'était Jean-Caspar Lavater.

Né à Zurich en 1741, J. C. Lavater resta dans sa ville natale jusqu'à sa mort, qui advint en 1801<sup>6</sup>. Son activité s'exerça dans plusieurs domaines. Pasteur protestant à l'église de Saint-Pierre, il se fit apprécier par ses sermons et surtout par ses oeuvres de charité qui lui ont valu le nom de père des pauvres. Patriote et poète, il célébra sa patrie dans les *Chants suisses* dont le succès fut éclatant. Théologien de forte teinture mystique et écrivain à la plume très facile, guidé uniquement par la passion de faire oeuvre d'édification religieuse, mais sans aucun souci artistique, il laissa une oeuvre abondante, en grande partie inédite, dont les titres les plus connus sont: *Vues sur l'éternité* et *Ponce Pilate*. Cependant, l'époque de sa gloire s'ouvrit avec *Physiognomische Fragmente*, dont la publication s'étendit sur les années 1775 - 1778. L'oeuvre fut préparée et méditée de longue date. En 1766 il en parle déjà à son ami J. G. Zimmerman, médecin et savant connu. Dans les années suivantes, il associe à son projet Nicolaï, Herder et Goethe qui approuvent son entreprise. Bien plus, ce dernier va même à Zurich en 1775 pour l'aider à rédiger le texte du second tome et pour corriger son style. De Goethe viennent également plusieurs portraits, entre autres celui d'Homère et de Rameau<sup>7</sup>. Enthousiaste de sa découverte, Lavater était sûr de fonder une nouvelle science, la physiognomonie, et en sut persuader ses contemporains. L'objet de la nouvelle science était d'établir un parallélisme entre le physique et le moral, en vue d'une meilleure connaissance de l'homme.

La „Physiognomonie” serait donc la science, écrit Lavater dans son *Essai*, qui enseigne à connaître le rapport de l'extérieur avec l'intérieur, de la surface visible avec ce qu'elle embrasse d'invisible, de la matière animée et perceptible avec le principe non perceptible qui lui imprime ce caractère de vie, de l'effet manifesté avec la force cachée qui le produit<sup>8</sup>.

Savoir lire sur la physionomie de l'homme, en saisir tous les mobiles, c'était trouver le mot de l'énigme de la nature humaine, car, jugeait-il, la physionomie „est l'expression la plus parlante et plus vive du sentiment

<sup>5</sup> Cf. M. Szykowski, *Gessnerizm w poezji polskiej*, Kraków 1914.

<sup>6</sup> Cf. O. Guinaudau, *Jean-Gaspard Lavater*, Paris 1924.

<sup>7</sup> Cf. Ch. Waldemar, *Lavater — der Menschenkenner*, Zürich 1960, pp. 60-62.

<sup>8</sup> *Essai sur la physionomie destiné à faire connaître l'homme et à se faire aimer*, t. I, la Haye 1781, p. 22.

intérieur, des désirs, des passions, de la volonté, enfin de tout ce qui constitue la vie morale si supérieure à la vie animale”<sup>9</sup>. La physionomie où se reflétaient toutes les qualités et tous les vices de l’homme, toutes ses possibilités, était donc plus instructive pour sa connaissance que ses actes. Mais cette connaissance n’avait pas pour objet une simple curiosité. Comme toutes les préoccupations du pasteur, elle se posait un but moral. Dès sa jeunesse, il était persuadé que la règle principale qu’il mettait en pratique lui-même était une observation minutieuse de soi, qui seule permet d’entrer dans la voie du perfectionnement moral. Or, ce qui vaut pour un homme vaut pour tous. La connaissance exacte de l’homme est la condition sine qua non de son progrès moral et intellectuel. Et c’est la science physionomique qui seule est pourvue des moyens d’assurer cette connaissance. En état de déceler les vices les plus cachés, elle est surtout appelée à découvrir les facultés de l’esprit et les vertus morales, ainsi que toutes les inclinations de l’homme, tant bonnes que mauvaises. En bon chrétien, Lavater insistait surtout sur cet aspect de la nature humaine. Fait à la ressemblance de Dieu, l’homme porte en lui toutes les vertus du Christ et dispose de tous les moyens de les développer et de réaliser le but que son Créateur lui avait assigné. C’est de là que découle la dignité de la nature humaine. Mais les perspectives de la science physionomique, suivant les intentions de son fondateur, ne s’arrêtaient pas là. Elle promettait davantage: lever le voile sur l’avenir de l’homme et plonger la vue dans sa destinée. Car l’homme actuel porte en lui son „stamen”, les germes de l’homme futur. De ce fait, tous ses dons et ses talents sont déposés en lui dès sa naissance, la seule chose est de savoir les découvrir et leur assurer une croissance en accord avec leur nature. Or, le pasteur de Zurich se présentait d’après ses *Fragments physionomique* comme un profond connaisseur de la nature humaine et un excellent guide moral, capable de veiller au développement moral et intellectuel de l’individu. Le succès de l’oeuvre vint confirmer cette opinion. Les *Fragments physionomiques* ont été accueillis aussi bien en Suisse qu’en Allemagne avec beaucoup d’éloges<sup>10</sup>. En France Grimm en fit dans sa *Correspondance littéraire* un compte-rendu des plus élogieux<sup>11</sup>. Les voix critiques contestant la valeur de cette science, qui se préoccupait avant tout du particulier, tandis que l’objet de la science véritable est le général, ont été étouffées par les voix enthousiastes, plus nombreuses. Encouragé par le succès de l’oeuvre et pour lui assurer un rayonnement européen, Lavater se mit à préparer son adaptation française qui, pourvue de dessins de Chodowieski et de Lips, deux graveurs très renommés à l’époque, commença à paraître

<sup>9</sup> Ibidem, p. 18.

<sup>10</sup> Waldemar, op. cit., p. 60.

à La Haye à partir de 1781<sup>12</sup>. Il pensait même à une édition anglaise. Du coup, sa renommée devint européenne. „Il n'est pas de contemporain important, écrit son biographe, O. Guinaudeau, qui n'ait souhaité entrer en relations avec lui et n'ait tenté de le faire”<sup>13</sup>. En effet, les lettres, les silhouettes et les voyageurs affluèrent de tous côtés. Souvent des centaines de lettres enfassées sur son bureau attendaient sa réponse. Vers 1780, Lavater prit l'habitude d'exprimer en vers ses jugements sous les portraits qu'on lui présentait. A leur tour les portraits d'affluer. Quant aux voyageurs, presque aussi nombreux dans son presbytère que dans le château de Voltaire à Ferney, c'est lui-même qui provoquait leurs visites en soutenant que pour porter un jugement sur l'homme, il était nécessaire de faire sa connaissance personnelle. Tout en se plaignant de leur affluence, il les recevait avec une hospitalité tout helvétique. D'une grande simplicité et d'une franchise émouvante, aimable et mondain dans ses manières, sachant prendre l'air d'un directeur de conscience bien expérimenté et discret à la fois, il avait de quoi séduire ses hôtes. En 1775, Stolberg vint avec sa femme, en compagnie de leur ami Haugwitz. La même année, c'est le duc de Würtemberg qui lui rendit visite; en 1779 aussi le duc de Weimar et le prince et la princesse de Dessau. En 1777, se présenta chez lui, parcourant la Suisse dont il venait de découvrir la beauté, Raymond de Carbonnières, qui devait révéler ensuite sa gloire en France.

A la suite des Allemands et des Français, aux environs de 1780, se présentèrent à Zurich les premiers Polonais. Si on se reporte aux *Fremdenbücher*, leur liste fut assez longue<sup>14</sup>. Pestalozzi compta dans le livre de réception environ trente Polonais inscrits. C'étaient entre autres le comte François Bieliński, Jean Komarzewski, Félix Oraczewski, Pierre Potocki, Antoine Jabłonowski, Stanislas Mielżyński, Adalbert Mier. D'après les noms cités, il importe de constater qu'ils appartenaient à la meilleure société de la Pologne du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les uns n'ont fait qu'inscrire leurs noms sur les demandes d'audience, mais beaucoup d'autres ont laissé des

<sup>12</sup> *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, t. XIII, Paris 1880, pp. 200-210.

<sup>13</sup> D'après la lettre de Diodati à Lavater, du 20 octobre 1778, il résulte que le pasteur pensait à l'édition française des *Fragments* déjà en 1778. Diodati lui écrivait: „Faites-moi aussi le plaisir de me marquer ce que coûtera la physiognomie française, et si elle s'imprime par souscription. Et à cette occasion, permettez-moi de Vous demander, si vous avez un bon traducteur. Vous savez que Messieurs les Français sont très délicats sur le style, et qu'un ouvrage, quelque excellent qu'il soit en lui-même, s'il n'est pas bien écrit, risque de ne pas faire fortune auprès d'eux” (Lettre du 20 octobre 1778, E. A. Lav. Ms 506).

<sup>14</sup> Guinaudeau, op. cit., préface.

<sup>15</sup> R. Pestalozzi, *Lavaters Fremdenbücher*, Zurich 1959, pp. 113-114, Neujahrshalb zum Besten des Waisenhauses, 122.

lettres témoignant d'une grande admiration pour Lavater, ainsi que d'un grand intérêt pour sa science. Pourtant, la plupart d'entre eux ne sont venus à Zurich qu'assez tard, après 1786, date où la gloire du célèbre physionomiste subit une éclipse.

Un des premiers à se présenter à Zurich fut le „lieber, guter, unvergesslicher” comte Rzewuski<sup>15</sup>. Lavater en fait mention dans sa lettre au baron de Kirchberger, du 18 décembre 1780. Malgré tous les titres cordiaux que Lavater accorde au comte Rzewuski, il ne semble pas que leurs relations fussent suivies. Après 1781, on ne trouve dans la volumineuse correspondance du pasteur aucune allusion à leurs contacts réciproques.

Le comte Rzewuski fut bientôt suivi par le jeune prince Jabłonowski<sup>16</sup>. Celui-ci rendit visite au pasteur zurichois, en compagnie de ses amis, le 11 juillet 1781. La visite, semble-t-il, fut rapide, car le prince était pressé de prendre le chemin de Strasbourg, mais elle suffit pour lui inspirer une foi presque aveugle, allant parfois jusqu'à la naïveté, dans la science de Lavater. Par ses dispositions, il était prédestiné à subir son attrait. Sur le point de quitter l'Alsace, le 26 novembre, il écrivit à Lavater une longue lettre pour se rappeler à son souvenir et pour rendre hommage «à l'homme le plus intéressant” qu'il eût jamais vu. Ces paroles flatteuses étaient dictées sans doute par une admiration sincère, mais elles n'étaient pas désintéressées. Le jeune homme se mit en tête d'approfondir la connaissance des hommes et, à cet effet, il entreprit un long voyage en Europe. Qu'un long séjour dans le pays dont il voulait étudier les hommes était nécessaire, il en était conscient, mais était-ce suffisant? N'y avait-il pas un art secret, indispensable pour les étudier? — voilà la question qu'il se posait. Il croyait Lavater en possession de cet art secret et, encouragé par l'accueil amical que le pasteur lui avait ménagé lors de sa visite, il eut idée de lui demander de lui apprendre ce secret.

Vous êtes le premier de nos philosophes, écrivait-il, qui ait facilité cette étude utile, vous avez établi des principes, vous observez des signes qu'on a cru arbitraires et vous tirez des conclusions vraies, parce qu'elles ne sont pas témérement prononcées, et qu'elles sont combinées sagement. C'est la façon de voir ces signes qui tombent sous les yeux, et la manière d'en tirer les conséquences, qui est la première

---

<sup>15</sup> Il y est question de Séverin Rzewuski, écrivain politique, orateur, poète, membre de la Confédération de Targowica, mort à Vienne en 1811. En 1779, il séjournait à Paris. A son retour il pouvait s'arrêter en Suisse comme c'était le cas de beaucoup de Polonais, cf. *Nowy Korbut*, t. VI, pp. 133-136.

<sup>16</sup> Il y est question du prince Antoine Jabłonowski, voïvode de Posnanie. J. Bernouilli parle de ses voyages en Italie et en Suisse, cf. *Polska Stanisławowska w oczach cudzoziemców*, t. I, Warszawa, p. 410.

question, que je prends la liberté de vous faire et dont je vous supplie-  
rai de m'instruire<sup>17</sup>.

Et avec la déférence d'un disciple devant le maître dont le „temps est précieux”, il ne lui demanda en réponse qu'un „mot”, jugeant que ce mot de sa part „vaut mieux que les dissertations entières des autres”.

La seconde question se rapportait à lui-même. Sous l'influence de la lecture des anciens, mais conformément à la théorie de Lavater, il prit pour devise de sa conduite: connais-toi toi-même en vue de ton perfectionnement moral. Mais, conscient des pièges qui guettent le jeune homme à l'âge des passions, où son expérience de la vie se réduit au minimum, il demanda à Lavater de bien vouloir devenir son guide moral, de conduire ses pas sur la route de la grande arène du monde en lui indiquant la direction à prendre. „[...] daignez m'ouvrir les yeux, le supplia-t-il, faites-moi voir mes défauts et les écueils contre lesquels je peux donner, ainsi que le peu de bonnes qualités que je peux avoir, car je pense que chacun en a une certaine portion”<sup>18</sup>. Il terminait sa lettre par une prière commune à presque toutes les lettres de l'époque adressées à Lavater, celle de lui renvoyer sa silhouette en petit, pourvue sans doute du jugement du pasteur.

Le plus zélé admirateur parmi les correspondants polonais de la science physionomique de Lavater fut sans doute le comte Stanislas Mielżyński<sup>19</sup>. Dans la lettre qu'il lui avait adressée de Genève, il crut de son devoir de lui exprimer la reconnaissance au nom de toute l'humanité du service qu'il lui avait rendu par sa science.

Vous avez fait depuis longtemps dans vos moments de loisir un ouvrage rempli d'observations curieuses, écrivait-il, vous avez démontré incontestablement que la nature agit dans toutes ses organisations du dedans en dehors. Vous avez démasqué les hypocrites et les scelerats, vous avez rendu un très grand service à l'humanité en démêlant leurs moeurs et leurs forfaits par les différentes courbes de leurs visages. Vous avez rendu justice à l'honnêteté, au courage, à la probité, à l'esprit, en un mot vous êtes devenu l'interprète de la nature<sup>20</sup>.

Donc, d'après le comte Mielżyński, la science physionomique de Lavater marquait une étape révolutionnaire dans l'histoire de l'humanité, elle

<sup>17</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms. 515.

<sup>18</sup> Ibidem.

<sup>19</sup> Il y est probablement question de Stanislas Mielżyński, fils de Maximilien, général de l'armée polonaise en 1813. La famille se légitimait de son titre de comte depuis 1786, accordé par le gouvernement de Prusse à Maximilien Mielżyński, cf. Seweryn hr. Uruski, *Rodzina, herbarz szlachty polskiej*, t. XI, Warszawa 1914.

<sup>20</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms.

devenait un facteur de premier ordre de son progrès moral, parce qu'elle apportait une méthode infaillible pour découvrir les éléments qui jusqu'ici constituaient un barrage à ce progrès.

Le comte Mielżyński appartenait à ces rares admirateurs de Lavater qui s'intéressaient aussi à ses autres écrits en dehors de ses *Fragments physiologiques*. Son intérêt était fondé sur une certitude: l'homme qui a fait une oeuvre remarquable dans un domaine ne peut être médiocre dans d'autres. C'est pourquoi il était navré que toute son oeuvre, philosophique et morale, n'eût été connue davantage, qu'elle n'eût été traduite jusqu'ici en d'autres langues européennes pour révéler son originalité et son importance à l'Europe entière. Optimiste, il se consolait à l'idée que cette oeuvre serait un jour réalisée. Et avec la même confiance, il faisait espérer à Lavater qu'il se trouverait un jour „quelque savant, qui connaissant plusieurs langues nous fera connaître les productions de votre génie et alors l'Europe savante connaîtra tout votre mérite”<sup>21</sup>.

Dans la même lettre, tout en regrettant qu'il ne pût la lui envoyer en hommage, il portait à la connaissance de Lavater la publication en France d'une oeuvre dont il tronquait le titre, qui était le suivant: *Essais sur la physionomie des corps vivants, considérés depuis la plante jusqu'à l'homme*. En effet, le livre venait de paraître en 1797 et son auteur, J. J. Sue, un chirurgien, était un savant très estimé à l'époque. Pourtant Lavater, qui assurait connaître le livre, fit des réserves. Tout en le qualifiant d'un „bon livre”, il reproche à l'oeuvre le défaut commun, d'après lui, à tous les livres français, défaut qui peut se résumer en deux mots: peu de profondeur et peu de précision. Ce jugement est dû, sans doute, à la formation allemande de l'esprit de Lavater, différente de la formation française et non à la prévention contre les Français; attitude, on le sait, assez fréquente en Suisse depuis les fameuses *Lettres sur les Anglais et les Français* de Muralt. Lavater — toute sa vie le prouve — fut libre de ce genre de préjugés. D'ailleurs, dans le dix-septième fragment de son *Essai*, où il porte le jugement sur les traités physiologiques parus jusqu'ici, il accorde une place d'honneur à Helvétius, donc à un Français<sup>22</sup>.

L'abbé Nicolas Morski<sup>23</sup>, chanoine, depuis 1778, du chapitre de Cracovie, vint voir Lavater avec sa belle soeur, femme de son frère Onufry. Malgré les assurances d'amitié de part et d'autre, leurs relations prirent bientôt un caractère quelque peu intéressé. Le pasteur, se débattant depuis quelques années dans des difficultés pécuniaires, proposa à l'abbé,

<sup>21</sup> Ibidem.

<sup>22</sup> Lavater, *Essai sur la physionomie*, t. II, p. 384.

<sup>23</sup> Nicolas Morski, fils d'Antoine Morski, chambellan de Lwów, chanoine du chapitre de Cracovie depuis 1778, cf. *Katalog Biskupów, prałatów, kanoników krakowskich*, t. III, Kraków 1852.



dans sa lettre du 27 mars 1788, comme il le proposait à beaucoup de ses visiteurs qu'il savait pourvus d'argent, l'achat de deux manuscrits physiologiques, „tous les deux pour trois louis neuf”<sup>24</sup>. Pour décider l'abbé à faire cette dépense, il recourut à un moyen qui s'avérait le plus souvent infaillible: il lui fit croire que c'était de sa part une preuve de distinction et de confiance unique pusique, le manuscrit étant secret, il le destinait seulement à des amis de choix. „Ces règles sont de telle nature, écrivait-il, qu'elles ne peuvent être jamais imprimées — c'est un manuscrit pour mes amis, pour des amis discrets, dont je puis me fier qu'ils n'en feront jamais un abus quelconque, qu'ils ne font aucune copie, ni permettent qu'on en fasse”<sup>25</sup>. Pour Mme Morska, Lavater eut une complaisance exceptionnelle. Il lui envoya une *Handbibel für Leidende* et demanda le moyen de lui transmettre son portrait. Sans doute, elle sut gagner ses bonnes grâces en offrant une somme considérable pour les pauvres de sa paroisse, acte auquel le bon pasteur ne restait jamais indifférent. Quoi qu'il en soit, Mme Morska eut plus de chance que le roi de Pologne. Car Stanislas-Auguste Poniatowski, bien que de loin, subit, lui aussi, la contagion générale et demanda par l'intermédiaire de l'abbé un portrait de Lavater. Le pasteur, se disant très flatté de cette demande et prenant l'air humble, comme il convient de le prendre devant les têtes couronnées, donna une réponse évasive. „Mon portrait ne sied pas bien dans le cabinet d'un Roi, répondit-il, il faut bien un Roi comme le vôtre, qui peut s'intéresser d'un homme qui ne prétend à rien, que de vouloir du bien à ses semblables”<sup>26</sup>.

Une des plus éminentes connaissances polonaises de Lavater fut sans doute le comte Adalbert Mier. Poète de talent, sous-estimé par ses contemporains et réhabilité par la critique de nos jours, il a laissé un recueil de fables, de satires et beaucoup de traductions, entre autres celles des odes d'Horace, des fables de La Fontaine et de l'*Andromaque* de Racine qu'il fit représenter sur la scène du théâtre de Cracovie en 1829<sup>27</sup>. Voyageant beaucoup pour „acquérir plus de lumières”, à l'affût de toutes les nouveautés qui pouvaient tenter un jeune esprit dans l'Europe de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, il est tout naturel qu'il se soit rendu à Zurich, puissant centre d'attraction pour beaucoup de voyageurs. Lavater le conquit, au même degré que le jeune prince Jabłonowski ou le comte Mielżyński. Il se prit d'un vif enthousiasme pour sa science physiologique, pour ses collections d'estampes et de dessins, si bien qu'il ouvrit en

<sup>24</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms. 574.

<sup>25</sup> Ibidem.

<sup>26</sup> Ibidem.

<sup>27</sup> Cf. E. Rabowicz, *Stanisław Trembecki w świetle nowych źródeł*, Wrocław 1965, pp. 255-262.

1789, sans doute pour rendre service au pasteur, une souscription pour ses ouvrages<sup>28</sup>. En récompense, un des premiers, il eut l'honneur de recevoir le portrait de Lavater, fait par Lips lui-même.

Mais Lavater, comme l'a justement remarqué J. Fabre<sup>29</sup>, sut assurer surtout son succès auprès des dames polonaises. D'ailleurs, depuis le début de son activité, ce fut un des secrets de sa fortune. Il réussit à s'attacher un grand nombre de femmes et de jeunes filles dont il devint soit le directeur de conscience, soit le conseiller intime et qui, devenues ses zélatrices ferventes, ont cultivé sa gloire hors de sa patrie.

La comtesse Félicité Mniszek<sup>30</sup>, veuve depuis 1784, arriva à Zurich en compagnie de son jeune fils Stanislas sur la recommandation de l'abbé Morski. Celui-ci, de retour en Pologne, l'annonça au pasteur en termes suivants:

Madame la comtesse de Mniszek, dame aussi distinguée par la naissance que par son amabilité et le désir de connaître les hommes célèbres va respirer l'air sublime de vos montagnes. Il est naturel que nous autres Polonais, nation libre, allions visiter la vôtre, qui doit cette précieuse liberté à sa sagesse. Cette dame, instruite de votre mérite, Monsieur, désire de faire votre connaissance<sup>31</sup>.

En effet, dès son entrée en Suisse, elle fut conquise par le paysage, surtout par celui des Alpes. Dans sa lettre au roi Stanislas-Auguste<sup>32</sup>, elle décrivait ce qui lui paraissait le plus caractéristique pour le pays et qui faisait son attrait inoubliable: vallées paisibles et ensoleillées et cimes couvertes de neiges éternelles, l'idyllique à côté du sauvage et du farouche, contrastes introuvables nulle part ailleurs. D'une famille d'âmes sensibles, elle était faite pour subir le charme, non seulement de la Suisse, mais aussi de Lavater. Des contacts amicaux se nouèrent entre eux spontanément, dus en grande partie à la parenté de leurs natures, sincères et prêtes à s'épancher. Lavater, hospitalier pour tous, la reçut avec tous les égards que lui suggérait la lettre de l'abbé Morski. Son prestige augmenta à ses yeux du fait qu'elle arrivait à Zurich comme une émissaire du roi, munie d'un portrait de Stanislas-Auguste pour le

<sup>28</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms. 520.

<sup>29</sup> *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des lumières*, Paris 1952, p. 647, note 16.

<sup>30</sup> Félicité Mniszek, née Siekierzyńska, veuve du comte Adam Mniszek, homme très riche, mort en 1784. Elle avait de son mariage un fils, Stanislas, né en 1774, cf. T. Zychliński, *Złota księga szlachty polskiej*. Poznań 1879, de même Jerzy hr. Dunin-Borkowski, *Almanach błękitny*, Lwów [1908] et R. Kaleta, *Poufne wieści z oświeczonej Warszawy*, Wrocław 1972, p. 23.

<sup>31</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms. 574.

<sup>32</sup> Lettre du 3 novembre 1790, Bibliothèque des Czartoryski à Cracovie, 934.

soumettre à son „regard scrutateur”. Reconnaissante d’une bonne opinion sur son souverain, à qui Lavater attribua „les belles qualités de l’âme”<sup>33</sup>, pleine de gratitude pour son accueil, elle s’ingéniait à trouver n’importe quelle occasion pour lui rendre service. Propriétaire d’une fortune immense, que son mari lui avait laissée, elle invita Lavater à venir la rejoindre à Rome où elle se rendit avec son fils. C’était un rêve que le pasteur caressait depuis de longues années, mais que ses moyens toujours modestes ne lui permettaient pas de réaliser. Pourtant, il refusa sans donner d’autre raison que celle que son „sort ne le veut pas”<sup>34</sup>. En effet, l’invitation vint pour lui à un moment mal choisi. Il fut contraint de refuser par prudence. Ami depuis quelques années de l’évêque Sailer, accusé par les rationalistes allemands, Nicolaï et Biester<sup>35</sup>, d’un secret penchant pour le catholicisme et, d’autre part, assailli par les catholiques, qui essayaient de le gagner à leur cause, il ne voulait pas sans doute, par son voyage au siège du pape, prêter le flanc aux nouvelles attaques de ses ennemis. D’autant plus que son frère Henri, un être déséquilibré, un „grand épouseur”, qui s’était marié au moins quatre fois venait de se convertir à Walhshut au catholicisme, au grand scandale des protestants orthodoxes. Par contre, il demanda à la comtesse de lui rendre un autre service ayant trait à ses nouvelles préoccupations. Devenu depuis 1785 amateur d’art et collectionneur de tableaux, il se prit surtout d’un vif enthousiasme pour Guido Reni, pour Albrecht Dürer et Raphaël<sup>36</sup>. A ce dernier il a même consacré le quinzième fragment du deuxième tome de son *Essai*. En ce temps, il se mit à travailler en vue d’inventer — comme il résulte de sa lettre du 6 avril 1791 — une nouvelle technique en peinture. En raison de cette nouvelle passion, il demanda à sa nouvelle amie „un seul échantillon d’une estampe — peint en gouache [...] avec quelques épreuves de couleurs avec lesquelles on peint, par exemple, les cartons de Raphaël [...]”<sup>37</sup>. La comtesse exécuta la commission du pasteur sans tarder. Il ne se passa un mois qu’il reçut de Rome la *Théologie d’après Raphaël avec la manière de colorer les estampes*, cadeau dont il la remercia chaleureusement le 4 mai 1791. Rentrée en Pologne, la comtesse Mnizek n’oublia pas Lavater. Bien au contraire, elle exprima le désir de devenir son „écolière”<sup>38</sup>. Pour être digne de son maître, elle

<sup>33</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms. 599.

<sup>34</sup> Ibidem.

<sup>35</sup> Les articles de Nicolaï et de Biester sont publiés dans le livre *Vorläufige Darstellung des heutigen Jesuismus, der Rosenkreuzerei, Proselitenmacherei und Religionsvereinigung*, Deutschland 1787, pp. 312-376, de même Guinaudeau, op. cit., p. 408, 467.

<sup>36</sup> Cf. Guinaudeau, op. cit., p. 437.

<sup>37</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms. 599.

<sup>38</sup> Ibidem, Lav. Ms. 474.

déclara sa volonté d'approfondir sa science. C'est pourquoi elle répondit positivement à sa proposition d'acheter la *Handbibliothek für Freunde*. Touché par son souvenir, le pasteur, qui commençait à être de plus en plus abandonné par ses connaissances et ses amis les plus proches, répondit avec un sentiment de reconnaissance, non exempt pourtant d'une légère teinte d'amertume: „Oserais-je le dire, écrivait-il, sans vanité et sans humeur, je suis accoutumé tellement à être oublié des étrangers qui me viennent voir, et particulièrement des femmes que je ne flatte pas, que vous êtes une exception bien rare, que vous vous souvenez encore de moi”<sup>39</sup>. Ces mots étaient sans doute l'effet d'un vif ressentiment qu'il avait éprouvé à la suite d'une rupture avec trois amies illustres: Louise de Hesse-Darmstadt, duchesse de Weimar, la princesse Louise de Dessau et la princesse de Stein-Nassau.

Vinrent ensuite trois princesses portant un des noms les plus illustres en Pologne: Lubomirski.

La princesse maréchale Isabelle Lubomirska<sup>40</sup> se présenta chez Lavater le 26 septembre 1790. D'une famille des plus influentes en Pologne et „riche comme une princesse de Mille et une nuits”, mais compromise politiquement dans l'affaire de la Dogrumowa, elle quitta sa patrie avec l'intention de se fixer à demeure à Paris, dont elle connaissait très bien la haute société. Avant d'acheter une aile du château royal, elle s'installa rue de la Chaussée d'Antin où elle ouvrit un salon fréquenté par les célébrités de l'époque. Pourtant, la Révolution l'exila de la capitale de la France. Elle alla passer quelque temps en Italie et, de là, en route pour Vienne, elle s'arrêta en Suisse où parmi ses connaissances elle comptait les savants célèbres, Le Sage et Charles Bonnet de Genève. Dans tous ses voyages, elle se fit accompagner par son neveu et pupille dit „Henry l'ange”<sup>41</sup>, renommé par sa beauté et dont, en 1788, Mme Vigée-Lebrun avait fait un portrait célèbre: *En amour de la gloire*<sup>42</sup>. C'est Henri, sem-

<sup>39</sup> Ibidem, Lav. Ms. 599.

<sup>40</sup> Isabelle (Elisabeth) Lubomirska née en 1773, dite la „Princesse Maréchale”, habitait le château de Łañcut où elle reçut le comte de Provence, Louis-Antoine de Bourbon, duc d'Angoulême avec sa femme Marie-Thérèse, fille de Louis XVI, le duc de Berry, ainsi que Mme de Staël. Elle mourut à Vienne en 1818, cf. F. K. Prek, *Czasy i ludzie*, Wrocław 1959.

<sup>41</sup> Henri Lubomirski, fils de Joseph Lubomirski et de Louise Sosnowska, né en 1777, mort en 1850 à Dresde. Il fut élevé par la „princesse maréchale” Lubomirska qui lui légua Przeworsk et son château à Vienne avec une riche bibliothèque et une collection de tableaux. Il se distinguait par une grande beauté et de belles manières. Dès 1826, il fut nommé curateur héréditaire de l'Institut National des Ossoliński à Lwów où il fonda aussi le musée des Lubomirski, cf. ibidem.

<sup>42</sup> Cf. J. Mycielski, S. Wasylewski, *Portrety polskie Elżbiety Vigée-Lebrun, 1755-1842*, Lwów—Poznań [1926].

Monsieur.

299  
Lundin le 25 Mars 1795

J'aurais avec empressement l'occasion de vous présenter Monsieur  
l'hommage de mon estime, et de me rappeler à votre souvenir.  
Madame La Comtesse de Morski, dans un autre voyage par ses voyages  
peut son amabilité, et le desir de connaître les hommes célèbres, et  
respirer l'air sublime de vos montagnes. Il est naturel que nous autres  
Polonais nation libre, allions visiter la patrie, qui doit être précieuse  
liberté à son ouvrage et à sa règle. Cette Dame est venue  
à votre retraite Monsieur pour de faire votre connaissance, et  
le demandait aussitôt qu'il vous eût de faire à Madame de Morski  
et à moi lors de votre voyage à Zurich, ne s'est point vu la  
retrait de Lus, donner cette lettre. Le sieur de Madame de Morski  
la bonté de vous voir, ont je ne sçavois pas comment de  
vous rendre une fois. M<sup>rs</sup> de Morski vous prie de lui envoyer  
cette lettre en attente, et me de me ramener vos lettres comme

à celui qui peut-être de l'estime pour votre rare mérite, à l'honneur  
d'être.

Monsieur

votre très humble et très obéissant  
serviteur, Morski.



157  
L'original

Princesse! Vous vous souvenez de ce jour  
de ce jour, qui vous avez vu en détail  
il y a un an, dans ce jour d'Octobre. Vous  
vous souvenez de ce jour, qui vous  
général de instruction et de instruction  
pour moi a fait par un an. Vous  
pas, vous êtes, vous les premiers des  
hommes. Vous êtes de ce jour de l'été  
de ce jour de ce jour de ce jour de  
Vous vous souvenez.

Je n'oublie pas de vous de tout ce  
tout, ne glissez pas de vous de tout ce  
de ce jour de ce jour de ce jour de  
Je vous envoie, je vous envoie un  
amitié inaltérable, un jour, un

si ce n'est bientôt en votre la nuit  
de la nuit.

Pardonnez-moi - les pardonnez pas! Il  
vous envoie à l'automne à l'automne de  
L'original.

L. V. H. G.

nombre. J'ai voulu mieux me voir  
publier, que vous faire part de mon  
avec un sentiment de la gratitude. Je  
voudrais vous en remercier à vous  
écrire avec bien de l'assiduité. Et si  
une lettre vous importune, vous de  
venez-m'en en attribuer à vous-même  
la faute.

Vous êtes entré pour toujours dans  
mon cœur sous son bon format, et  
un plus aimable, plus respectable,  
plus inéfacable les uns que les  
autres. Plus ~~son~~ alliage est  
vif, et moins il peut se décolorer. La  
seule raison de douter pourrait  
peut-être venir d'après moi. Je  
serai bien heureux si son cœur en  
me comprend.

Adam Czartoryski.

20 Decemb 1769  
St. Petersburg

21/12

J'ai reçu votre lettre: j'en ai tiré la  
conviction certaine, que vous vous  
retrouvez encore quelquefois de moi  
et c'est surtout sous ce point de vue  
qu'elle m'a rempli de joie. J'ai reçu  
l'ouvrage sur la comédie humaine, qui  
l'accompagne, et presque en même  
temps l'ouvrage de la Méthode. Je  
me suis dit: d'après ce qu'il est capable  
de sentir toutes les beautés que la belle  
âme et son cœur en repassent dans son  
ouvrage, il se croit digne de la  
goutte. Et mon cœur a été posé de  
reconnaissance, et il a tenu tout le  
prix de cet ouvrage.

Je ne m'étais pas permis de vous  
écrire jusqu'à présent. Je me redonne  
vous-même toujours de ce que vous avez  
dit à Zurich, sur la grâce, et l'homme  
que vous éprouvez pour la grâce  
de la lettre qui vous venait de la  
part. Je me garde bien de vous de lui



ble-t-il, qui était le but principal du voyage de la princesse en Suisse. Persuadée des capacités exceptionnelles de son pupille, elle cherchait à lui donner une éducation des plus soignées et le fit entourer d'une multitude de précepteurs et de gouverneurs, dont le plus connu fut Scipio Piattoli, le futur collaborateur du roi Stanislas-Auguste. S'inspirant dans ses principes pédagogiques des idées de Rousseau, elle décida de ne pas gêner la personnalité d'Henri et de laisser à ses talents leur libre développement. Pourtant, il importait de savoir quelle était la nature de ses talents pour leur assurer une croissance conforme à ses aptitudes. C'est à cet effet qu'elle se rendit à Zurich. Ayant noué des contacts avec Lavater, pour elle-même elle ne demanda que son portrait, que le pasteur ne manqua pas de lui promettre. Par contre, son unique souci était d'inspirer à Lavater pour Henri le même intérêt que portent les grands maîtres aux enfants prodiges. Ce fut l'objet de sa lettre qu'elle avait adressée à Lavater le 28 septembre 1790. Après avoir vanté les qualités d'Henri qu'elle jugeait étonnantes et qui étaient d'après elle: la sensibilité, la raison, la franchise, et après avoir présenté son programme d'éducation qui consistait à préserver son pupille de toute influence qui pût lui être pernicieuse, elle conjurait Lavater de s'occuper de lui, pour ne pas gaspiller ses talents, comme jadis Socrate s'occupa d'Alcibiade. Voici un extrait de cette lettre inédite qui mériterait d'être citée en entier:

Tout ce que ce fond produira chez lui sera excellent, mais il y faut jeter quelques germes de temps en temps pour l'empêcher de le dégrader. C'est ce que je tâche de faire, mais aidez moi dans ce travail. D'après la finesse de votre tact, l'habitude de vos observations et votre excellent coeur, guidez-moi par vos conseils, envoyez-lui quelquefois quelques pensées de morale qui venant de vous, lui feront encore plus d'impression. Il vous souvient, que Socrate autrefois s'attacha à Alcibiade, car il voyait que la nature ne l'avait pas fait pour rester un homme ordinaire. Je ne sais à quoi elle destine cet aimable enfant. Mais je sais, qu'elle ne vous a point destiné à vous refuser à une belle et bonne action. Conservez donc de l'intérêt pour lui, veuillez que je vous en parle et vous rende compte de temps à autre et si, d'après vos observations, il vous vient quelques pensées à me communiquer, je vous supplie de le faire<sup>48</sup>.

Comme on peut supposer d'après une des lettres, Lavater consacra plusieurs séances à Henri afin d'étudier sa physionomie et connaître ses talents. La princesse maréchale elle-même, restée huit mois en Suisse, rendit plusieurs visites à Lavater pour s'entretenir de l'avenir de son

<sup>48</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms.

pupille. Pourtant, sa confiance sans bornes dans Lavater physionomiste fut-elle pleinement récompensée? Ses désirs entièrement comblés? Cela dépend, semble-t-il, du degré de l'amour qu'elle avait pour son autre neveu, le prince Adam Czartoryski. Lavater a assigné à Henri un beau rôle à jouer dans l'histoire de la Pologne. Cependant ce n'était pas le premier rôle. Henri Lubomirski, d'après les fonctions que le maître de la science physionomique leur avait assignées, devait être „le premier ministre du roi Adam” Czartoryski.

Presque en même temps que la princesse maréchale, se présenta à Zurich la mère d'Henri Lubomirski, la princesse Louise Lubomirska<sup>44</sup>. Son but était le même que celui de ses autres compatriotes venant chez Lavater: soumettre sa physionomie à l'oeil de Lavater et connaître son opinion sur son caractère. Pourtant sa correspondance avec le pasteur zurichois s'annonça, dès le début, plus intéressante. D'après certaines phrases, on pouvait présumer qu'elle porterait sur le caractère général ainsi que sur les limites de la science physionomique. En effet, bien que flattée du jugement que Lavater avait porté sur son caractère, la princesse Louise Lubomirska ne manqua pas d'exprimer un doute sur la sincérité d'un tel jugement et se demanda si sa bonne opinion sur ses capacités n'était pas l'effet „de la politique”. Son doute semblait confiner parfois au scepticisme. Car si elle concédait qu'il était relativement facile de déchiffrer d'après la physionomie de l'homme son caractère, il lui paraissait par contre difficile d'admettre qu'on pût lire, d'après cette même physionomie, mue de passions diverses, le passé ainsi que l'avenir humains. En termes pleins de respect, mais non privés d'une certaine inquiétude, elle osa lui poser une question:

Je conçois bien que l'habitude des passions donne à la physionomie leur empreinte, qu'encore la connaissance parfaite des hommes, l'étude que vous en avez fait, vous a fait analyser leur moral qui influe si fort sur le physique. — Mais auriez-vous encore cet art de juger des événements passés, et de l'avenir, par les combinaisons de traits de la physionomie que les passions plus ou moins fortes animent?<sup>45</sup>

Pourtant, très vite, elle abandonna ces réflexions de nature générale, qui auraient pu donner à ses lettres un cachet bien intéressant. L'âme sensible qu'elle était, elle préféra se pencher sur sa propre destinée. Son bonheur et son avenir la préoccupaient beaucoup plus que les discussions sur la valeur authentique de la science physionomique de Lavater. Ainsi finissait-elle sa lettre sur un ton personnel:

<sup>44</sup> Louise Lubomirska, née Sosnowska, femme du prince Joseph Lubomirski mort en 1817, cf. hr. U r u s k i, op. cit., t. IX, Warszawa 1912.

<sup>45</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms.

Me croiez-vous heureuse, mon cher M. Lavater, par mes traits. — lui demandait-elle — Ai-je eu beaucoup d'orages dans ma vie, ai-je eu quelque passion violente, et mon ame est-elle dans une assiette tranquille? Répondez-moi sur toutes questions, mon cher Mr. Lavater C'est une confiance sans bornes qui me dictait ces questions, qu'une sincérité entière dicte vos réponses.

Comme tous les correspondants de Lavater elle lui demandait, en terminant sa lettre, de ne pas lui ménager ses conseils „dans le cours des événements” de sa vie.

Dans sa lettre du 14 mai 1791 Louise Lubomirska, exprimant la même admiration et le même hommage pour le „grand homme”, recommanda à Lavater sa belle-soeur, femme d'Alexandre Lubomirski, qui voulait „faire un voyage à Zurich” uniquement pour faire sa connaissance.

Rosalie Lubomirska <sup>46</sup>, la future victime de la Révolution française, arriva à Zurich en 1792. Dans un court billet, elle lui demanda de lui accorder une visite, si brève fût-elle, pour „exprimer l'enthousiasme” que Lavater lui inspirait depuis longtemps. Tout en s'excusant de l'importuner, elle lui fit pourtant une obligation de la recevoir. L'envahissement des visiteurs dont il souffrait n'était-il pas un tribut que chaque génie devait payer d'une façon ou d'une autre pour sa gloire? Sous l'influence du courant naissant de l'époque, elle lui écrivit: „[...] les hommes de génie ses [sic] doivent à l'empressement qu'on a de les admirer et que ce n'est qu'avec beaucoup d'ennuis qu'ils peuvent acquérir des droits à l'immortalité” <sup>47</sup>.

Pourtant, c'est la princesse Isabelle Czartoryska <sup>48</sup> qui tient parmi les correspondants polonais de Lavater une place privilégiée. Dès leur première prise de contact, elle sut inspirer au pasteur le sentiment qu'il ne témoigna qu'à ses rares visiteurs. Leurs relations étaient depuis

<sup>46</sup> Rosalie Lubomirska, née Chodkiewicz, femme d'Alexandre Lubomirski, châtelain de Kijów, guillotinée à Paris le 30 juin 1794.

<sup>47</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms. 519.

<sup>48</sup> Czartoryska, Isabelle Dorothee, née Flemming, naquit à Varsovie le 3 mars 1746. En 1761, elle épousa le prince Adam Czartoryski. Après avoir fait avec son mari plusieurs voyages à l'étranger, à Vienne, à Paris, à Londres, en Hollande, elle a séjourné à partir de 1782 le plus volontiers à Puławy, devenue la résidence principale de la famille. En 1801, elle fonda à Puławy un musée de souvenirs nationaux, nommé Temple de la Sybille et en 1809, un autre musée, la Maison Gothique. Elle mourut à Vienne le 17 juin 1835. Elle a écrit: *Diverses idées sur la manière d'établir les jardins*, Breslau 1805; *Le Pèlerin à Dobromil*, Varsovie 1817. Voir à son sujet: L. Dębicki, *Puławy (1762-1830)*, t. I-IV, Lwów 1887-1888; Prek, op. cit.; Fabre, op. cit.; M. Dernałowicz, *Portret Familii*, Warszawa 1974; G. Pauszer-Klonowska, *Pani na Puławach*, Warszawa 1978.

longtemps connues<sup>49</sup>. Dębicki, en présentant quelques extraits de leurs lettres, en parle dans son livre sur *Puławy*<sup>50</sup>. F. Szyfman<sup>51</sup> a consacré à ce sujet un article, mais fondé uniquement sur les lettres conservées à Cracovie. Faute de connaissance, par son auteur, du dépôt gardé à Zurich, l'article est assez mince d'informations.

Isabelle Czartoryska apparut dans la vie de Lavater en 1789<sup>52</sup>. Ayant quitté, le 26 septembre, sa résidence à Puławy à destination de Londres, elle arriva en Suisse par Cracovie, la Silésie et Vienne vers la fin du mois d'octobre. Très sensible au charme de la nature, elle fut conquise dès son entrée sur le territoire suisse par la beauté des paysages. Elle ne tarda pas à en rendre compte à sa fille, Marie de Würtemberg.

Je suis ici depuis avant-hier, rapportait-elle, c'est bien peu de temps pour juger du pays et des gens, mais en sortant de l'Allemagne, la différence de l'un et de l'autre est si forte qu'elle fait sentir tout d'un coup, ce que l'on n'éprouverait qu'à la longue si la comparaison ne frappait pas tant. Je suis entrée en Suisse à pied, par un chemin charmant sur le bord du Rhin. Mes yeux ne se lassaient pas d'admirer les beautés qui m'entouraient<sup>53</sup>.

Elle se trouva aussi en accord avec l'opinion devenue commune en Europe que le peuple suisse était „un modèle de simplicité affectueuse, d'hospitalité et de bonhomie”. Au lendemain de son entrée en Helvétie, elle se rendit à Zurich pour se présenter le même jour au soir chez Lavater. D'après les *Mémoires* de Fr. Ksawery Prek, peintre et homme de lettres

<sup>49</sup> Les relations d'Isabelle Czartoryska avec Lavater n'étaient pas ignorées. A. Bronarski en fait mention dans son article *Stosunki intelektualne polsko-szwajcarskie w ciągu wieków*, publié dans „Przegląd Współczesny”, 38 (1931), p. 357; Z. Żygulski en parle dans son étude *Dzieje zbiorów puławskich*, publié dans „Rozprawy i sprawozdania Muzeum Narodowego w Krakowie”, t. VII, p. 213-214; et Dernałowicz dans son livre: *Portret Familii*, pp. 297-299. Pourtant, ils ne connaissent, semble-t-il, que les lettres déposées à Cracovie. Seul Rostworowski utilise la correspondance conservée à Zurich dans son article cité plus haut.

<sup>50</sup> Dębicki cite deux fragments des lettres de Lavater à I. Czartoryska (op. cit., t. IV, p. 129).

<sup>51</sup> Cet article sous le titre *Lavater i ks. Izabella Czartoryska* est publié dans „Nowa Reforma” du 6 et 7 février 1918.

<sup>52</sup> Tout porte à croire que Lavater s'intéressait à Isabelle Czartoryska avant de la connaître. C'est à lui, semble-t-il, qu'il faut attribuer une ode funèbre écrite après la mort tragique de sa fille, Thérèse Czartoryska. Le texte conservé à la Bibliothèque des Ossoliński à Wrocław (sous la cote: XVIII 5819-II) est signé J. C. L. La date et le lieu de l'édition sont les suivants: Zurich 22 IX 1780, cf. R. Wierzbowski, *Co przedstawia obraz Jana Piotra Norblina „Les Marionnettes Polonaises”*, „Pamiętnik Teatralny”, 1968, No 2, p. 227.

<sup>53</sup> *Listy Izabelli do Marii Wirtemberskiej*, Bibliothèque des Czartoryski à Cracovie, rkps ew. XVII/1142.

sourd-muet qui a passé cinq à la cour des princes Czartoryski, elle s'annonça à Lavater, après lui avoir auparavant écrit une lettre, sous un nom emprunté. Pourtant le pasteur ne se laissa pas tromper. Après l'avoir regardé longuement, il lui aurait dit: „C'est de Toi que j'ai reçu une lettre il y a plusieurs semaines" et ayant ouvert son secrétaire, il en tira cette lettre et soutint fermement que c'était son écriture<sup>54</sup>. Quoi qu'il en soit, les premières impressions de part et d'autre furent excellentes. Isabelle Czartoryska en rendit compte à son amie, Constance Dembowska, en termes suivants: „Le même jour que j'ai reçu ta lettre, j'ai fait la connaissance de Lavater: j'en suis contente au delà de ce que je puis dire, et je lui serai attaché bien sincèrement par la connaissance de sa belle ame et de sa morale consolante et pure" <sup>55</sup>.

Il en fut de même en ce qui concerne Lavater. Le jour de leur connaissance se grava dans sa mémoire d'une façon inoubliable. Il y reviendra juste un an plus tard comme à un souvenir très cher à son coeur et sera enclin à le commémorer comme un anniversaire qui a marqué une date dans sa vie. Il eut bien des raisons pour l'accueillir à bras ouverts. Elle apparut dans sa vie en un moment on ne peut mieux choisi, alors qu'il se trouvait dans un vide, ses célèbres amitiés féminines longuement cultivées avec Mme de Stein-Nassau, avec Louise de Hesse-Darmstadt, avec la princesse Louise de Dessau étant rompues, à son grand regret, depuis quelques années. Isabelle Czartoryska, par sa naissance, sa fortune et le rang qu'elle tenait dans la société européenne, avait de quoi le dédommager de ses pertes. D'une famille illustre, apparentée d'un côté au roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, de l'autre, par le mariage de sa fille Marie, à la famille princière du Wurtemberg et par là aux familles royales de Russie, de Prusse, et d'Autriche, elle flatta son amour propre par l'intérêt qu'elle lui portait. Elle arriva en Suisse avec des recommandations excellentes. Simon L'Huillier, célèbre mathématicien et précepteur de son fils aîné Adam, annonça sa visite à Le Sage en ces termes: „Vous aurez l'occasion de connaître une des dames de la Pologne les plus instruites, les plus spirituelles et les plus affables" <sup>56</sup>. Si l'on ajoute à ces qualités le charme personnel de la princesse et son immense fortune considérée par certains comme une des plus grandes en Europe parmi les particuliers, elle avait de quoi conquérir Lavater. D'autant plus qu'à sa richesse elle sut joindre une grande générosité pleine de délicatesse et de discrétion. Le jour de sa première

<sup>54</sup> Prek, op. cit., p. 185.

<sup>55</sup> *Listy Izabelli Czartoryskiej do Konstancji z Narbuttów Dembowskiej*, Bibliothèque des Czartoryski à Cracovie, rkps ew. XVII/1094, p. 17.

<sup>56</sup> Cité d'après Rostworowski, op. cit., p. 192.

visite, elle demanda à Lavater comme une grâce de lui permettre d'offrir tous les ans un don pour ses pauvres.

Monsieur Lavater n'est heureux qu'en faisant le bien, lui écrivait-elle. Permettra-t-il à une amie d'ajouter à la caisse des pauvres une petite aumône? Permettra-t-il de la renouveler quelquefois? S'il y consent, il faut que cela soit entre lui et moi, j'ose exiger que personne absolument n'en soit instruit. Si le bon, l'excellent Mr Lavater consent et accepte ce petit arrangement, il m'écrira un oui et tout de suite je fais un arrangement pour pouvoir avoir le bonheur de donner tous les ans à la caisse des pauvres une petite somme par ses mains<sup>57</sup>.

Elle renouvela la proposition, avec la même insistance, dans sa lettre du 31 novembre.

Le contact personnel d'Isabelle Czartoryska et de Lavater fut bref: une dizaine de jours à peine, mais il a suffi pour donner naissance à une amitié dévouée et fidèle. La rencontre tellement souhaitée par les deux amis ne put, hélas, avoir lieu au retour de la princesse d'Angleterre car, à cause des événements politiques qui ont secoué la Pologne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle dut rejoindre Puławy par le chemin le plus court. Heureusement les lettres sont restées. Au nombre de 39<sup>58</sup>, gardées par Isabelle Czartoryska, en ce qui concerne sa part, avec une vénération particulière, elles respirent, bien qu'écrites souvent à de longs intervalles, la franchise, la confiance des deux amis, le besoin réciproque de se livrer leurs peines et leurs joies ainsi que la nécessité de chercher conseil et réconfort dans les moments d'épreuves. Sans doute, Lavater ne fut-il pas toujours désintéressé dans ses rapports, mais il n'empêche que son attachement fut profond et sincère. Dès le premier jour de leur connaissance, Isabelle Czartoryska est devenue à ses yeux „l'exception des femmes”, réalisant dans sa personne toutes les qualités féminines garantissant la fidélité et le dévouement dans l'amitié. Dès sa première lettre, il s'engagea à composer une petite *Bibliothèque Czartoryskienne*<sup>59</sup>, un recueil de pensées morales, religieuses et philosophiques pour les lui dédier, la pria de lui écrire „de coeur à coeur”, „librement, ouvertement”. Elle ne manqua pas de profiter des privilèges qu'il lui avait accordés. Associée aux joies et aux peines de sa famille, elle lui demanda son propre portrait, celui de sa femme et de sa fille Louise, désir auquel Lavater acquiesça sans tarder. Le 25 Novembre 1789, il lui annonça ce qui suit:

<sup>57</sup> Romanica Wratislaviensia, V, Wrocław 1970, p. 87.

<sup>58</sup> Nous avons publié ces lettres sous le titre *Correspondance inédite d'Isabelle Czartoryska avec J. C. Lavater* dans les Romanica Wratislaviensia, V, Wrocław 1970, pp. 73-143.

<sup>59</sup> Ibidem, p. 89.

J'ai fait déjà l'arrangement de vous pouvoir envoyer des portraits de moi, de ma femme, de mon petit Mignon et, si vous le voulez, de trois autres, la nouvelle mariée y comprise. Je ne vous enverrai rien qui ne soit si parfait que possible. En attendant, je vous envoie une copie tirée de Lips même, d'après son original dans la grandeur du dessin que j'ai donné à Monsieur le comte Mier qui semblait aussi digne des règles quoiqu'il a quelque chose de fin <sup>60</sup>.

Le 6 décembre, Isabelle Czartoryska le remercia déjà des portraits envoyés, portraits si chers à son coeur qu'elle les fera suspendre dans la Maison Gothique, musée qu'elle fondera à Puławy en 1809 <sup>61</sup>.

Autorisée dans la même lettre à demander „des choses que personne n'ose demander sur le globe de terre que Czartoryska d'aucun mortel” <sup>62</sup>, elle exprima un grand désir d'acheter les tableaux de la collection de Lavater dont il voudrait bien se défaire. C'était pour le pasteur une bonne occasion de présenter sa collection qu'il rassemblait avec beaucoup de sacrifice depuis quelques années. Deux lettres surtout sont d'une grande importance à cet égard <sup>63</sup>. On y découvre qu'il avait en sa possession une riche collection, d'une valeur inégale, de dessins, de tableaux et d'estampes dont le prix était encore augmenté par le commentaire écrit de sa propre main qui accompagnait chaque pièce de la collection. Elle était divisée en trois branches. La vente de la première, la plus modeste, fut destinée au bien des pauvres; elle était vendue par billets de deux louis et demi, tirés au sort. La seconde — une Bibliothèque physionomique — jugée par le pasteur comme une collection „unique”, évaluée à trois mille ducats, a été formée pour être vendue à un riche amateur de la science physionomique. Enfin, la troisième, la plus précieuse et la mieux réussie, n'avait en vue, suivant son intention, que les amis intimes. C'est à se procurer une partie de cette collection contenant des commentaires plus approfondis et „des jugements plus libres et ouverts” qu'il invita Isabelle Czartoryska, comme c'était aussi le cas de l'abbé Morski.

S'il s'agit du tableau peut-être le plus précieux de sa collection, les *Quatre Evangélistes* d'Albrecht Dürer, Lavater demanda à la princesse Czartoryska un service d'une autre nature. A court d'argent depuis quelque temps, il décida de le vendre et chargea Isabelle Czartoryska en voyage pour Londres de cette commission. Sans doute, il comptait, comme il l'affirmait dans sa lettre, sur le goût des Anglais pour la peinture

<sup>60</sup> Ibidem, p. 96.

<sup>61</sup> Cf. Prek, op. cit., p. 185.

<sup>62</sup> *Correspondance inédite*, p. 98.

<sup>63</sup> Lettre du 25 novembre 1789 et Lettre du 11 décembre 1789 (ibidem pp. 96-98, 105-106).

ancienne, mais encore davantage les relations mondaines de son amie. Hélas, malgré la bonne volonté de la princesse, la vente s'avéra difficile à réaliser. Le tableau était arrivé à Londres avec un grand retard et, mal emballé, il subit de tels dommages qu'il était impossible de le mettre en vente sans un travail important de restauration dont Cosvay, semble-t-il, se chargea<sup>64</sup>. Isabelle Czartoryska, contrainte de rentrer en Pologne plus tôt qu'elle ne le projetait, ne réussit pas à le vendre. Seulement quelques années plus tard, par dévouement d'amitié, elle proposa au pasteur un remboursement équivalent au prix du tableau demandé par lui en 1789<sup>65</sup>. Pourtant, il faut regretter qu'elle ne l'ait pas fait venir en Pologne. Sans doute, la précipitation avec laquelle elle quittait l'Angleterre ne lui permit pas de penser aux choses de l'art, surtout au moment où la Pologne était enflammée d'une nouvelle guerre.

Lavater eut recours à Isabelle Czartoryska dans une autre circonstance aussi, plus importante pour lui. Affirmant qu'il „n'y aura certainement jamais sur la terre un homme moins attaché à l'argent”<sup>66</sup> que lui, mais très gêné dans ses besoins pécuniaires, il s'engagea dans une affaire qui concordait mal avec son état ecclésiastique. Avec une fièvre d'agioteur, il s'associa à un petit groupe d'amis pour acheter à 8000 louis une topaze d'une beauté exceptionnelle afin de la vendre ensuite, comme il l'espérait, à 20.000 louis et de gagner ainsi une somme considérable qui lui permettrait une fois pour toutes de se débarrasser de ses soucis matériels. Pourtant, la chose d'apparence simple se heurta, dès le début, à bien des obstacles. La première difficulté consistait à se procurer la somme nécessaire pour payer la topaze. Dans sa situation, il ne lui restait d'autre issue que de recourir à un emprunt de ses amis en leur offrant toutes les garanties possibles: sa bibliothèque, ses manuscrits. Il comptait, semble-t-il, sur Isabelle Czartoryska<sup>67</sup>. De même qu'il espérait que, grâce à ses relations mondaines, elle l'aiderait à vendre à Londres la pierre précieuse. D'après les lettres échangées à ce sujet, il ne semble pas que la princesse se soit engagée d'une façon quelconque dans cette affaire.

Tout en gardant une place d'honneur dans son coeur, Isabelle Czartoryska comptait surtout dans la vie de Lavater, pour employer ses propres termes, comme son „Nonce”, sa „Confidente”, son „Homme d'affaires”, capable de servir au besoin d'un conseil, prête toujours à rendre service. Tout autre était le rôle de Lavater dans la vie de la princesse.

<sup>64</sup> Ibidem, p. 128.

<sup>65</sup> Ibidem, p. 134, 138.

<sup>66</sup> Ibidem, p. 109.

<sup>67</sup> Plusieurs lettres de Lavater sont consacrées à cette affaire de topaze: une lettre sans date, une lettre du 11 décembre 1789, lettre du 29 décembre 1789, lettre du 17 février 1789, lettre du 24 mars 1790.



Il se présentait à ses yeux comme un homme d'une grande autorité morale dont l'opinion était pour elle d'un grand poids. Sa fille Marie ayant divorcé en 1792 d'avec le prince de Würtemberg, elle tenait beaucoup à la justifier devant le pasteur. „Mon cher Lavater, lui écrivit-elle de Puławy, je fais trop grand cas de votre estime pour hasarder de la perdre ou de vous faire mal juger de moi ou de ma fille, voilà pourquoi je ne puis me refuser à vous faire quelques détails sur cette circonstance”<sup>68</sup>. S'il s'agit d'elle-même, elle considérait Lavater comme son „Mentor”, son „Confesseur”, bref comme son guide moral. Après la première visite rendue au pasteur, elle fit un aveu tout spontané à son amie Dembowska: „Je donnerais beaucoup si je pouvais l'avoir pour confesseur”<sup>69</sup>. Elle le dit à Lavater lui-même.

Dans le peu de moments, que j'ai passé avec Vous, écrivit-elle dans la seconde lettre qu'elle lui adresse, et dans le petit livre que vous m'avez envoyé j'ai trouvé d'excellentes leçons, vous me corrigerez sur plusieurs choses auxquelles vous m'avez fait réfléchir. C'est un bienfait que je ne puis oublier<sup>70</sup>.

Elle le confirma dans la lettre qu'elle avait envoyée de Montbéliard. „Quand je serai une fois libre et que j'aurai du temps, je vous écrirai sur bien des choses et vous serez mon Mentor. Je disais hier à la duchesse de Würtemberg que je donnerais 1000<sup>+</sup>tous les ans si je pouvais avoir un Lavater pour confesseur”<sup>71</sup>. En effet, il est permis de supposer d'après ses lettres qu'elle ait fait à Lavater une confession générale de sa vie et que ce fut là un des buts de son voyage à Zurich. S'il est juste de soutenir que la vie de la princesse se divise en deux périodes, nettement distinctes: période de vie frivole, vouée au plaisir et à la dissipation et période d'ardente activité patriotique, il semble que la part de Lavater dans cette évolution n'est pas à négliger. Sans doute, il ne l'a pas convertie. Elle arriva chez lui avec toutes ces dispositions. Juste à la veille de son voyage, elle fit un aveu à sa fille Marie, aveu qui dévoilait clairement ses intentions:

Il faut que je vous dise encore une chose: beaucoup de réflexions, amenées par différentes circonstances, des retours sur bien des choses, des projets pour l'avenir, m'ont amenée à la conviction que j'avais besoin de changer sur beaucoup d'articles. J'en ai si bien senti la

<sup>68</sup> *Correspondance inédite*, p. 133.

<sup>69</sup> *Listy Izabelli Czartoryskiej do Konstancji z Narbuttów Dembowskiej*, Bibliothèque des Czartoryski à Cracovie, rkps ew. XVII/1094.

<sup>70</sup> *Correspondance inédite*, p. 94-95.

<sup>71</sup> *Ibidem*, p. 103-104.

nécessité que j'ai commencé cette réforme assez difficile à mon âge: mais je vous prouverai à mon retour qu'il n'y en a aucun où avec une volonté décidée on ne puisse devenir meilleur <sup>72</sup>.

Le mérite de Lavater fut de l'affermir dans cette attitude à laquelle elle restera fidèle jusqu'à la fin de ses jours. Les malheurs qui ont plu sur la Pologne et sur sa famille ont achevé l'oeuvre de cette évolution, si bien que, d'une mondaine frivole elle devint, grâce à la fermeté de son caractère, une patriote fervente, une mère dévouée. Les deux longues lettres écrites à Lavater de Puławy sont la confession d'une âme déchirée par la souffrance, qui assiste à la chute de sa patrie et à la tragédie de sa fille sans pouvoir y rien changer. Atteinte au plus profond de son être, elle n'a honte d'avouer, en devenant ainsi le porte-parole de bien des Polonais, que „Le passé en nous laissant des souvenirs pénibles nous sert de leçon”. En proie à la tristesse, pleine de résignation, mais animée d'une foi qui s'éveille dans son coeur dans la dernière étape de sa vie, elle écrivit de Pologne à Lavater deux lettres <sup>73</sup> avec une sincérité et confiance émouvantes, sûre que cet ami lointain serait capable non seulement de recueillir ses larmes, mais aussi de la comprendre et de la consoler.

Isabelle Czartoryska eut encore un autre titre de reconnaissance à l'égard de Lavater. Elle arriva à Zurich en compagnie de son fils aîné, Adam Georges <sup>74</sup>, qui se rendait en Angleterre pour y achever ses études <sup>75</sup>. Les Czartoryski fondaient de grands espoirs sur ce fils aîné de la

<sup>72</sup> *Listy Izabelli do Marii Wirtemberskiej*, Bibliothèque des Czartoryski à Cracovie, rkps ew. XVII/1142.

<sup>73</sup> *Correspondance inédite*, pp. 132-135, 137-139.

<sup>74</sup> Adam Jerzy (Georges) Czartoryski, fils du prince Adam Casimir Czartoryski et d'Isabelle née Flemming, naquit à Varsovie le 14 janvier 1770. Il reçut une éducation très soignée qu'il avait complétée par ses voyages et ses études à l'étranger, en Allemagne où il avait fait connaissance de Goethe, de Herder, de Wieland, en France et en Angleterre. En 1795, après les partages de la Pologne, il fut envoyé avec son frère Constantin à la cour de St.-Petersbourg pour sauver les biens de famille séquestrés par Catherine II. Ami d'Alexandre I, il fut nommé en 1804 ministre des Affaires étrangères. Pourtant, ses conceptions politiques n'étant pas toujours en accord avec celles du tzar, il donna sa démission en 1806. Après l'insurrection de 1830, il se réfugia à Paris où il habitait le célèbre hôtel Lambert et fut reconnu par certains pour le chef spirituel de l'émigration polonaise et il défendit devant l'Europe la cause de l'indépendance polonaise jusqu'à sa mort. Il mourut à Montfermeil en 1861. Ses Mémoires et sa Correspondance avec l'empereur Alexandre I ont été publiés à Paris en 1887, cf. M. Handelsman. *A. Czartoryski*, t. I-II, Warszawa 1948-1949; t. III, cz. I-II, Warszawa 1950.

<sup>75</sup> Pestalozzi affirme par erreur qu'Isabelle Czartoryska avait été accompagnée dans son voyage à Zurich de son mari, le prince Adam Casimir Czartoryski (Pestalozzi, op. cit., p. 113).

„Famille”. Dès son enfance, il avait été destiné, d’après leurs plans, à jouer un rôle important dans l’histoire de la Pologne. Conformément à ces projets, on lui avait organisé une éducation digne d’un prince royal, d’un futur héritier du trône. A cet effet, une sorte d’université avait été fondée à Puławy, où souvent les hommes célèbres étaient invités pour lui donner des cours. Simon L’Huillier de Genève, parent et disciple de Le Sage et mathématicien célèbre, qui rédigea sur la commande de la Commission de l’Education Nationale un manuel de mathématiques, y vint pour assurer son enseignement dans cette matière. Le jeune prince semblait pleinement justifier les ambitions de ses parents. Intelligent et très doué, il travaillait avec enthousiasme et faisait l’orgueil de ses précepteurs. Pourtant, pour s’assurer de son avenir, Isabelle Czartoryska décida de s’adresser à Lavater. Elle arriva donc à Zurich avec l’intention de soumettre le jeune prince à l’oeil pénétrant du maître de la science physionomique et de trouver dans son jugement la confirmation des espoirs de la „Famille”. Elle fut pleinement comblée dans ses vœux. Lavater reçut son fils avec un respect dû aux princes du sang. Il lui offrit deux de ses livres: *Jesus-Messias et Natanaël*, dont le jeune homme le remercia avec une effusion propre à son jeune coeur. „Vous êtes entré pour toujours dans mon coeur sous bien des formes, écrivit-il, toutes plus aimables, plus respectables, plus ineffaçables les unes que les autres”<sup>76</sup>. Mais, ce qui était plus important pour la princesse, Lavater devina dans le jeune prince cet homme à qui le sort réservait une destinée illustre. Dès le début de leur connaissance, il lui assigna, comme c’était le pieux désir de la „Famille”, un rôle exceptionnel dans l’histoire de la Pologne. Le 11 novembre 1789, il le considère comme „le premier des hommes” qu’il ait jamais vus. Le 17 février 1790, il présenta son avenir sous les auspices les plus heureux: „Le prince Adam se forme donc pour sa patrie dont il sera une fois l’honneur et la gloire. Il y apportera l’esprit de sagesse, de simplicité, de patriotisme, de modestie et de dignité et gravité”<sup>77</sup>. Le 9 septembre 1790, après la visite que lui avait rendue la princesse maréchale Lubomirska avec son neveu Henri, il énonça enfin le mot tant attendu par l’amour maternel d’Isabelle Czartoryska. „Sur le génie d’Henri, dit-il, qui me semble être fait pour être le premier ministre du roi Adam”<sup>78</sup>.

Le cas semble être intéressant d’un autre point de vue. Même si Lavater fut bien instruit sur les aspirations politiques de la „Famille”, il n’en reste pas moins que le jugement porté sur le prince Adam pouvait servir à ses partisans de preuve incontestable de l’authenticité de sa science

<sup>76</sup> *Correspondance inédite*, p. 147.

<sup>77</sup> *Ibidem*, p. 116.

<sup>78</sup> *Ibidem*, p. 127.

physionomique. Car bien que le prince Adam Czartoryski ne devînt jamais roi de Pologne, il n'en est pas moins vrai qu'il joua un rôle éminent dans l'histoire de son pays.

Un des derniers visiteurs polonais de Lavater fut Pierre Potocki<sup>79</sup>, ancien ambassadeur de Pologne à Constantinople. Après la chute de la Pologne, il se fixa pour plusieurs années en Suisse et c'est alors qu'il noua des relations amicales avec la pasteur de Zurich dont il devint, semble-t-il, un hôte assidu. Comme preuve de leurs rapports, un seul billet, daté de juillet 1797, est resté, dû à un obstacle qui empêcha un jour Pierre Potocki de se rendre chez Lavater. Le voici:

Mr. Potocki est fort fâché d'être privé de l'agrément de la société à laquelle il allait se rendre ce soir si le temps ne l'eût pas obligé à garder la maison. Il a l'honneur de communiquer à Monsieur Lavater les feuilles de France qui renferment plusieurs articles intéressantes et qui sont officieles<sup>80</sup>.

En conclusion, les contacts des Polonais avec Lavater sont une contribution précieuse à l'histoire des relations polono-suissees au XVIII<sup>e</sup> siècle. D'une part, ils confirment l'audience européenne de Lavater dont la gloire dépassa largement les pays germaniques. D'autre part, ces mêmes contacts prouvent que les Polonais, quelque difficile que soit leur situation politique dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient au courant de toutes les nouveautés intellectuelles que pouvait offrir l'Europe des Lumières. S'ils n'imposent pas par leur nombre, les motifs de leurs visites sont presque toujours louables. Pour la plupart, ils ne sont pas allés à Zurich, comme c'était le cas de nombreux visiteurs de Lavater, par une simple curiosité ni pour répondre à la mode du lavatérisme devenu une sorte d'engouement. Au contraire, ils y étaient poussés, comme leurs lettres en témoignent, par un besoin profond de perfectionnement moral, de renouveau intérieur. Ce besoin, le lavatérisme ne l'a pas fait naître. Il a pris ses racines dans le sol polonais. Embrassant tous les domaines de la vie, il fut provoqué par le danger politique dont était menacée la Pologne du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais le lavatérisme lui fournit une occasion de se manifester et fut une des formes qui lui permit de s'exprimer et de s'affirmer.

Pourtant, il y a une chose qui couvre de son ombre les relations de

<sup>79</sup> Pierre Potocki appartenait à la branche de la famille Potocki „Złota Pila-wa”. Staroste en 1788 de Szczercz, maréchal en 1812 de la noblesse du gouvernement de Kijów, il eut deux fils: Jean et Félix. Ce dernier, lieutenant de l'armée napoléonienne, fut tué en Espagne en 1811, cf. hr. Uruski, op. cit., t. XIV, Warszawa 1917.

<sup>80</sup> Zentralbibliothek Zurich, Lav. Ms. 578.

Lavater avec les Polonais. Ces relations ne sont restées qu'au niveau des contacts personnels, elles ne sont pas sorties en dehors de la correspondance privée. Lavater, qui a rendu beaucoup d'étrangers célèbres en mettant dans son *Essai* leurs portraits munis de son commentaire, n'a accordé à la caractéristique des Polonais que quelques lignes banales et insignifiantes, venant de seconde main. Les voici: „Gentilhomme polonais, c'est une véritable tête nationale, on la reconnaît à ce beau front couché en arrière, à cet arc saillant de l'occiput et à l'espèce de chevelure qui le couvre, enfin aux sourcils et à l'arrangement de la moustache”<sup>81</sup>. Il y a un autre fait qui surprend encore davantage: c'est le silence absolu sur le roi polonais, Stanislas-Auguste Poniatowski. Lavater vanta ses bonnes qualités dans une de ses lettres, mais dans son *Essai* on n'en trouve aucune mention, alors qu'il avait consacré un long chapitre, très élogieux, aussi bien à Catherine II qu'à Frédéric de Prusse. Il y a deux causes, semble-t-il, de cet état de choses. D'une part, les Polonais étaient arrivés à Zurich trop tard, alors que *l'Essai sur la physionomie*, où Lavater avait mis presque tous les portraits des hommes célèbres, avait déjà été publié. Mais d'autre part, il faut supposer que Lavater, dans sa foi naïve, fut victime de l'opinion forgée par les „Aufklärer” aussi bien français<sup>82</sup> qu'allemands qui, fascinés et souvent bien récompensés par les „rois philosophes”, ont condamné la Pologne et son roi, considéré longtemps comme illégitime, sans tâcher de voir les efforts héroïques que faisait le peuple polonais pour sauver son indépendance.

## POLSCY KORESPONDENCI LAVATERA

### Streszczenie

Podróże Polaków do Lavatera, pastora protestanckiego w Zurychu i twórcy fizjognomiki, nauki w którą wierzono w XVIII wieku, rozpoczynają się około 1780 roku. Są wśród nich najbardziej znane nazwiska polskie. Niektórzy ograniczyli się do wpisania się w księgach audiencyjnych, inni natomiast ślali listy, świadczące o dużym zainteresowaniu nauką Lavatera. Należeli do nich między innymi S. Mielżyński, W. Mier, M. Morski, P. Potocki. Lavater cieszył się jednak największym powodzeniem wśród kobiet. Jedną z pierwszych, która przybyła do Zurychu z synem Stanisławem, była F. Mniszek. W 1790 roku zjawiała się ze swoim wychowankiem, Henrykiem Lubomirskim, ks. marszałkowa Lubomirska. Prawie

<sup>81</sup> *Essai sur la physionomie*, t. IV, p. 159.

<sup>82</sup> Cf. A. Lortholary, *Le mirage russe en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1951.

równocześnie złożyła wizytę pastorowi szwajcarskiemu matka Henryka, Luiza Lubomirska, zaś w dwa lata potem późniejsza ofiara Rewolucji Francuskiej, Rozalia Lubomirska. Wśród przyjaciół polskich Lavatera uprzywilejowane miejsce zajmuje ks. Izabella Czartoryska, o czym świadczy ich korespondencja.

Stosunki Polaków z Lavaterem mówią z jednej strony o rozgłosie europejskim pastora szwajcarskiego. Z drugiej strony dowodzą, że Polacy, mimo trudnej sytuacji politycznej w XVIII wieku, byli zorientowani we wszystkich nowościach intelektualnych Europy Zachodniej. Motywy ich podróży były najczęściej chwalebne. To nie zwykła ciekawość popychała ich do nawiązania kontaktu z Lavaterem, lecz chęć poznania siebie i zdecydowana wola odnowy moralnej.